

LE BAN STRAHINIA

БАНОВИЋ СТРАХИЊА / BANOVIĆ STRAHINJA

EXTRAIT

LE COMBAT DU BAN STRAHINIA ET D'ALI LE VALAQUE*

II, 44

* Sous ce titre je donne la dernière partie (du vers 510 jusqu'à la fin, vers 812) du chant intitulé « le Ban Strahinia » qui est, après celui des « Noces d'Ivan »¹, la plus étendue des *pesmas* anciennes ; le même chanteur l'a fournie. Si je ne l'ai pas traduite en entier, c'est qu'elle offre des longueurs, et en outre un hors d'œuvre, l'épisode du derviche, qui n'occupe pas moins de 191 vers. Il a paru cependant indispensable d'analyser brièvement la première partie, pour faciliter l'intelligence de ce qui suivra. [*Note de Auguste Dozon.*]

¹ Il s'agit en fait de « Noces de Maxime Tzérnoiévitch ».

[VERS 1 À 509 : RÉSUMÉ]

Analyse partielle (vers 1 à 509). Le Ban (aussi *banovitch*) Strahinia, d'après la tradition un des principaux personnages de son époque, et dont le nom figure dans plusieurs chants, était gendre de Ioug-Bogdan, et par conséquent beau-frère du knèze ou tzar Lazare. – Au début du poème, il part de son château de Banska, situé non loin de la vallée de Koçovo², pour faire une visite à son beau-père, à Krouchévat³, dans la Serbie actuelle. Il y menait joyeuse vie, lorsqu'une lettre de sa mère vient le surprendre. Elle lui annonce qu'un Turc, du nom de Ali le Valaque le Fort (*silni Vlah-Aliya*) a pris et livré aux flammes son château de Banska, l'a foulée elle-même, sa mère, aux pieds des chevaux, a pris et emmené vers Koçovo la femme de Strahinia, qu'il « caresse sous sa tente ». Cette nouvelle est précédée de détails prolixes et hors de place sur la marche de l'armée turque et son campement dans les plaines de Koçovo, où devait avoir lieu bientôt la fameuse bataille.

Consterné et furieux, le ban prend la résolution d'aller, jusqu'au milieu des troupes turques, chercher le ravisseur, tirer vengeance de lui, et lui reprendre sa femme. Pour cela, il demande à Ioug de permettre à ses neuf fils de l'accompagner, et il cherche à le rassurer sur les conséquences de cette expédition, en disant qu'il fera prendre à ses beaux-frères un costume turc, et que lui-même parlant le turc, l'arabe et l'albanais, se fera passer pour un chef de bande (*délibacha*) ou officier du sultan. Voici la réponse de Bogdan à cette ouverture, elle est empreinte d'une barbarie, qui fera explosion à la fin du poème :

« ... Mon cher gendre, brave ban Strahinia, quelle folie s'est emparée de toi ? Mais ne sais-tu pas ceci ? Ne fût-elle restée qu'une seule nuit sous la tente du Turc, elle ne peut plus t'être chère ; Dieu l'anéantisse, la maudite, elle le préfère à toi, mon fils ; laisse-la, que le démon l'emporte !

² Kosovo

³ Kruševac

Je te marierai à une meilleure épouse, je boirai avec toi du vin frais, et nous resterons amis à toujours; mais je ne te laisse pas emmener mes fils à Koçovo. » (v. 251-261).

Strahinia contient sa colère ; par fierté il va lui-même seller son cheval et part ; toutefois, en s'éloignant de Krouchévatz, il se retourne, pour voir si ses beaux-frères ne se seraient pas ravisés. Ne voyant rien venir et se sentant seul, sans amis, il appelle d'un cri son lévrier, Karaman, qu'il avait laissé à l'écurie, et qui ne tarde pas à le rejoindre. La vue de l'immense armée turque, répandue dans les champs de Koçovo, lui cause bien un moment d'effroi, mais il n'en poursuit pas moins ses recherches à travers les ennemis ; jusqu'à ce que, arrivé au bord de la rivière de la Sitniza, il reconnaît dans un derviche, qui campait sous une tente, un homme qu'il avait autrefois capturé et retenu en prison pendant neuf ans, et ensuite relâché sur parole de payer une rançon. Strahinia lui ayant dit qu'il lui fait remise de la rançon, le derviche fait serment de ne pas le trahir, dût-il massacrer la moitié de l'armée turque. Il lui apprend ensuite qu'Ali a dressé sa tente à l'écart sur le mont Goletch⁴, et *la pesma* continue ainsi:

[VERS 510 - 812]

... Le ban éperonne son cheval blanc, il traverse à gué la Sitniza, et commence à gravir le mont Goletch ; il est en bas, et là-haut est le soleil, qui éclaire toute la plaine de Koçovo et répand ses rayons sur l'armée impériale.

Mais que fait Ali le Valaque ? Toute la nuit il caresse la femme de Strahinia sous sa tente, sur la montagne. Le Turc avait une vilaine coutume : il aimait à s'endormir au matin, quand le soleil paraissait. Ses yeux se sont fermés, et il est plongé dans le sommeil ; si chère lui était sa captive, la femme de Strahinia, qu'il est tombé endormi sur son

⁴ Goleč

sein ; sur elle repose la tête du fort Ali le Valaque. Elle a ouvert la porte de la tente, elle contemple les champs de Koçovo ; ses regards se promènent sur l'armée turque, elle examine les tentes, les chevaux et les guerriers. Pour son malheur ses yeux se détachent de la plaine, et se portent sur la pente du Goletch, elle y aperçoit un cheval et son cavalier. Elle ne l'a pas plus tôt vu et considéré, que de la main elle frappe légèrement le Turc, elle le frappe sur la joue droite et commence à lui dire: « Seigneur, redoutable Ali, vite lève-toi, ou ta tête ne se lèvera plus ! il est temps de mettre ta riche ceinture, et de prendre tes armes brillantes ; voilà le ban Strahinia qui vient, il va t'abattre la tête, il va t'arracher les yeux. »

Le Turc flambe, comme un feu vivant, il tressaille et jette un coup d'œil, puis éclatant de rire : « Mon âme, dit-il, épouse de Strahinia, c'est ce rustre qui te fait si peur ? C'est merveille comme il t'a épouvantée ; quand je t'aurai emmenée dans la cité d'Andrinople, là aussi tu t'imagineras voir le ban. Ce n'est pas Strahinia, mais c'est quelque officier impérial, que le sultan m'aura envoyé, le sultan, ou bien le vizir Mehmed, pour me sommer de faire ma soumission, de crainte que je ne mette le désordre dans l'armée impériale ; les vizirs ont pris peur, ils craignent de faire connaissance avec mon sabre. Si tu en as le courage, regarde bien, mon âme, et n'en ressens aucune frayeur, quand je tirerai mon sabre tranchant, et que j'en frapperai l'officier impérial, pour ôter à l'empereur l'envie de m'en envoyer un autre. » L'épouse de Strahinia lui réplique : « Seigneur, redoutable Ali, est-ce que tu ne vois pas ? puissent tes yeux tomber ! Ce n'est pas là un officier impérial, mais bien mon seigneur, le ban Strahinia. Ne reconnais-je pas son front et sous le front ses deux yeux, sa double moustache noire, et sous lui son cheval blanc, et son lévrier fauve Karaman ? Ne plaisante pas, seigneur, il y va de ta tête. » Quand le Turc, Ali le Valaque, a entendu ces mots, la fureur le

rend fou, d'un bond il est sur ses pieds légers, il met sa riche ceinture, y enfonce des poignards acérés, puis il attache son sabre tranchant, et ses yeux ne quittent plus le coursier blanc.

Cependant le ban arrive devant la tente ; c'était un homme sage, et pourtant il commet une faute ; on était au matin, et il ne souhaite pas le bonjour, ni ne salue en turc, mais il apostrophe outrageusement Ali : « Te voilà donc, bâtard ! bâtard rebelle au sultan ! quelle maison as-tu pillée ? quelle famille as-tu emmenée en esclavage ? l'épouse de qui caresses-tu là sous la tente ? Sors, que nous nous battions bravement. »

Le Turc s'élançe comme un fou furieux, d'un bond il atteint son cheval, d'un autre il se jette en selle, et il ramène à lui les rênes. Mais Strahinia non plus ne perd pas de temps, il pique des deux et darde sa lance de guerre, les deux guerriers se ruent l'un sur l'autre. Ali le Valaque a étendu le bras, de la main il saisit au vol la lance du ban, et puis lui adresse ces paroles : « Vil bâtard, ban Strahinia, de quoi donc, manant, t'es-tu avisé ? Tu n'as pas affaire à une vieille femme de la Choumadia⁵, qu'on chasse devant soi en l'injuriant, mais tu as affaire au fort Ali le Valaque, qui ne craint ni sultan ni vizir, à qui toute l'armée impériale fait l'effet de fourmis dans l'herbe ; et c'est avec lui, rustre ! que tu veux te mesurer ! » Il a parlé, il darde sa lance de guerre, du premier coup il aurait traversé Strahinia, mais Dieu vint à son aide : le ban avait un bon cheval de guerre ; en entendant siffler la lance, le coursier a ployé les genoux, par-dessus lui la lance a passé, elle a frappé une froide pierre, et en trois morceaux elle s'est brisée, là où se termine le fer et là où s'appuie la main droite. Les lances étant rompues, ils brandirent leurs noueuses masses d'arme : les coups qu'assénait le fort Ali le Valaque, qu'il assenait au ban Strahinia, le jetèrent

⁵ Šumadija

hors de la selle, le poussèrent jusque sur les oreilles de son cheval.

Dieu vint en aide au ban. Il avait un coursier de combat, tel qu'on n'en voit pas le pareil aujourd'hui chez les Serbes, ni chez les Serbes ni chez les Turcs ; il se donna une telle secousse et de la tête et du corps, qu'il remit son maître en selle. Quand c'est le ban Strahinia qui à son tour frappe Ali le Valaque, le terrible dragon, il est impuissant à le faire bouger de la selle, et le cheval noir s'enfonce des quatre pieds jusqu'aux genoux dans la terre. Les noueuses masses s'étaient brisées, et les nœuds en étaient dispersés, alors ils dégainèrent leurs sabres tranchants pour continuer le combat. C'est alors qu'il fallut voir le ban Strahinia ! Le sabre qu'il avait à la ceinture, on dit qu'il avait été forgé par deux forgerons, deux forgerons et trois aides, pendant toute une semaine, d'un dimanche à l'autre ; puis ils avaient refondu l'acier, et en avaient fait un sabre tranchant. Le Turc porte un coup, le ban le pare de son sabre, et celui du Turc se brise par la moitié. A cette vue le ban est transporté de joie, il multiplie furieusement ses coups de droite et de gauche, cherchant à abattre la tête du Turc ou à lui couper le bras. Mais les deux héros sont de même force, le Turc ne laisse pas toucher à sa tête ni blesser ses bras, il pare les coups de la moitié de sabre qui lui restait : autour de son col il la faisait tourner agilement et défendait ainsi son col, si bien que peu à peu il entailla le sabre du ban, qui tomba morceau par morceau. Tous deux avaient leurs sabres brisés, rompus jusqu'à la poignée, ils en jetèrent les tronçons, et sautant à bas de leurs chevaux agiles, se saisirent à la gorge. Alors une lutte commença entre les deux héros sur la pente unie du Goletch, tout un jour d'été jusqu'à midi la lutte dura, tant qu'ils commencèrent à jeter de l'écume ; chez le Turc elle était blanche comme la neige des montagnes, chez Strahinia blanche et puis sanglante, elle ensanglanta ses habits sur sa poitrine, elle ensanglanta ses deux

bottes. Quand le ban se sentit épuisé, il se mit à dire : « Mon épouse, que Dieu t'anéantisse ! Tu nous vois aux prises et nous regardes, pour qui fais-tu des vœux ? Ramasse donc un tronçon de sabre et frappe-en soit moi, soit le Turc ; décide-toi, femme, pour qui tu voudras. »

Mais le Turc impétueusement s'écrie : « Mon âme, épouse de Strahinia, ce n'est pas moi qu'il faut frapper, mais Strahinia, jamais plus tu ne peux lui être chère, il n'aura que mépris pour toi, il te reprochera soir et matin d'être restée avec moi sous la tente ; moi je t'aimerai toujours, je t'emmènerai à la cité d'Andrinople, je te donnerai trente suivantes, pour porter les pans de ta robe et tes manches ; je te nourrirai de miel et de sucre, te parerai de ducats du haut de la tête jusqu'à l'herbe verte ; donne le coup mortel au ban Strahinia. »

Une femme se laisse facilement séduire : celle-là bondit, comme prise de folie, et ayant trouvé un tronçon de sabre, elle l'enveloppa dans un mouchoir brodé, de crainte de blesser sa blanche main, puis sautant ça et là, elle épargna le Turc Ali le Valaque, mais frappa son seigneur, le ban Strahinia. Du coup qu'elle lui assène, elle a brisé l'aigrette, fendu le bonnet de feutre blanc, et blessé légèrement la tête du héros. Le sang commence à couler sur le visage du ban, ses deux yeux allaient en être inondés, Strahinia a peur, il voit qu'il va périr follement et sottement, mais une idée lui vient à l'esprit, il appelle à pleine gorge son chien Karaman, le lévrier qu'il avait dressé à la chasse. Il a poussé un cri, il en pousse un second, le lévrier l'entend et d'un bond fond sur l'épouse du ban. Toute femme est peureuse, les chiens leur sont une épouvante ; elle jette le tronçon de sabre dans l'herbe verte, en poussant un cri aigu, qui s'entend au loin, saisit le lévrier par les oreilles et dévale sur la pente, se débattant sans pouvoir lui échapper.

Le Turc n'en pouvait croire ses yeux, tant cela lui allait au cœur, et il regarde ce qui va advenir

d'elle. Cependant le ban retrouve des forces nouvelles et son cœur vaillant se raffermi, il enlève et étreint son ennemi, tant qu'il l'enlève de terre et le renverse. Une telle rage transportait le ban, qu'il ne cherchait plus rien qui ressemble à une arme, mais il étreignit le Turc par le col, lui enfonça ses dents dans le gosier et l'égorgea, comme fait un loup d'un agneau.

Strahinia se releva, puis il se mit à crier et à menacer le fauve lévrier, tant qu'il lui fit lâcher prise. Délivrée, sa femme dévalait la montagne, voulant s'enfuir chez les Turcs, mais elle en est empêchée par le ban Strahinia, qui la saisit par la main, la mena vers son cheval blanc, sauta en selle, plaça sa femme en croupe derrière lui, et ensuite partit au galop ; il chercha des chemins détournés, afin de se dérober à l'armée turque et il atteignit heureusement la plaine de Krouchévatz et la maison de son beau-père.

Le vieil loug-Bogdan l'a aperçu, et ses neuf beaux-frères vont à sa rencontre, ils ouvrent les bras, se baisent au visage, et s'informent de leurs santés. Mais le vieillard s'est aperçu que son gendre est blessé et que son aigrette est brisée, et les larmes roulent sur son blanc visage : « Malheur à notre empire ! Ainsi donc il y a parmi les Turcs, ainsi donc il y a des héros vaillants, capables de blesser mon gendre, qui n'a pas au loin son pareil. » Les fils tressaillirent d'effroi. Mais le ban Strahinia commence à dire : « Sois sans inquiétude, mon beau-père, et vous, beaux-frères, ne vous effrayez pas ; il ne s'est pas trouvé chez l'empereur de héros capable de me vaincre ou de me blesser ; voulez-vous que je vous dise qui m'a blessé, de quelles mains j'ai reçu des blessures ? Tandis que je me battais avec le Turc, ô mon beau-père, vieil loug-Bogdan, alors mon épouse m'a frappé, mon épouse, ta chère fille, elle ne voulait pas de moi, elle a aidé le Turc ». loug s'enflamme comme un feu vivant, il crie

à ses neuf fils : « Tirez vos neuf couteaux, coupez-moi cette chienne en morceaux. »

Les fils obéirent à leur père, et déjà ils s'élançaient sur leur sœur, quand le ban Strahinia les arrêta, en disant à ses beaux-frères : « Quelle pudeur vous est donc venue aujourd'hui ? contre qui avez-vous tiré vos couteaux ? puisque vous êtes frères, de si vaillants héros, où donc étaient vos couteaux, où étaient vos sabres, lorsque je partais pour Koçovo ? C'est là qu'il eût fallu faire montre de bravoure contre le Turc, et m'assister dans le péril où j'étais. Je ne vous laisserai pas tuer votre sœur, avais-je besoin de vous pour cela ? ... mais j'ai pardonné à mon épouse. »

Il y a peu d'héros, tels qu'était le ban Strahinia.

Traduit par Auguste Dozon,

In : *L'Épopée serbe, Chants populaires héroïques*,
Paris : Ernest Leroux, Editeur 1888. – p. 141-150